

Trois grands airs pour une cuvée 2013 ...

Barber, Tavener et Rutter ont résonné comme trois coups de tonnerre dans le ciel serein de Sine Limine. Après avoir puisé sans sobriété dans le répertoire illimité des compositeurs nés de pied ferme en Europe intra-muros, voilà que cette chorale, en quête de nouveautés, a sauté gaillardement le mur pour aller en chercher Outre-Atlantique et Outre-Manche. Or, après course, trois d'un coup !... Et pas n'importe lesquels : tous les trois "Made in 20^{ème} siècle", au point que les deux derniers, britanniques de naissance, ont fréquenté ensemble la même école de musique.

De **Samuel Barber**, on a retenu l'**Agnus Dei** : une transcription pour chœur mixte, avec option orgue ou piano, réalisée en 1967 à partir d'un Adagio antérieur, écrit en deuxième mouvement de quatuor à cordes. Sa musique mélodique et de facture néoromantique est devenue musique d'état, du fait qu'elle fût jouée lors des funérailles de Franklin Roosevelt. Depuis, elle s'est rendue tellement populaire par l'usage abusif qu'en fit le cinéma dans ses deux versions, qu'on en a un peu négligé les autres travaux du compositeur.

De **John Tavener**, on choisit **Song for Athene** : la pièce, écrite en avril 1993, rend hommage à Athene Hariades, une jeune actrice, grecque à moitié, amie de la famille du compositeur et ayant perdu la vie par accident de vélo. Les paroles, ponctuées d'Alléluia, sont d'une Mère religieuse orthodoxe et conçues pour être chantées A cappella par les quatre parties du chœur. La popularité de l'œuvre tient aussi à l'émouvante interprétation qui accompagna l'inhumation de Lady Di, au sortir du cortège de l'abbaye de Westminster.

De **John Milford Rutter**, on opta pour le **Magnificat** : dévoilé en 1990 au Carnegie Hall à New York sous la direction du compositeur, ainsi que l'année suivante en cathédrale de Coventry au Royaume-Uni, le Magnificat fait figure de joyau dans le répertoire que l'auteur consacra, en grande partie jusqu'ici, à la musique religieuse. Le sujet, "Cantique de la Vierge Marie", intégré à l'Office des Vêpres dans le rite romain médiéval, fut associé après la Réforme aux services équivalents des luthériens et anglicans. Le Magnificat est, après la Messe, le thème liturgique le plus souvent mis en musique. En cela, celui de Rutter rappelle beaucoup la construction qu'en fit J.S. Bach, vu qu'il souscrit au choix du mi bémol et répète le thème d'ouverture en dernière partie, valorise les solistes et le plain-chant, appelle le chœur à pousser les décibels et, pareil à lui, ajoute d'autres éléments au texte de base. En plus, il a opéré quelques aménagements pour l'adapter à la sauce anglaise. Parmi ceux-là, l'arrangement hors norme d'un délicieux poème du 15^{ème} siècle "Of a rose, a lovely rose" qui, en métaphore, salue notre Marie « in dialecte du coin » montrant par là, les compréhensions et l'ouverture de sa culture. ... Why not, dira-t-on ?... En applaudissant tous en chœur !... "Dieu est mon Droit" est la devise. Alors, gardons-nous du chauvinisme latin, ... cette Eglise s'est bien convertie, vu le verbe à l'appui !...

"Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'être croyant, ou de chercher à promouvoir la foi religieuse d'aucune manière, pour composer de la musique religieuse de qualité " affirmait John Rutter, en héritier d'une identité culturelle pénétrée des folklores musicaux du monde entier et ses environs. En cela et par enchantement, il marque sa musique liturgique d'une touche intime très personnelle pour l'affranchir des normalités d'antan. Dans chacune des sept parties de l'œuvre, les thèmes mélodiques s'enchaînent naturellement, mettant en scène une source créative multicolore et intarissable. On passe ainsi sans discontinuer, de la dévotion pastorale à la sautillante comédie musicale et du profond recueillement à l'envolée jazzique endiablée. Entre les andantes doucereux et les fugues syncopées, les cordes vocales se musclent et les poumons s'essoufflent. Là, tous les vieux tubes sont peints de couleurs vives et, sans complexe, le gin tonic remplace le vin de messe.

C'est ainsi que pour ce faire et lors des répétitions, une application particulière dans la vocalise est attendue du pupitre des basses et celui des alti : pendant que les voix fortes s'éraillent à maîtriser les doubles-croches juchées au-dessus des portées, les voix tendres s'égosillent à maintenir, sans s'éteindre, les noires logées en sous-sol.

A ces performances, s'ajoutent les difficultés de déchiffrage d'une partition " hard " de lecture. Il s'agit là du support manuel (seul disponible sans doute), conçu et imprimé comme en période de crise et pénurie de papier : bilingue d'abord, en associant English et Latin par économie de livrets spécifiques ; et plus encore, sans harmonie d'agencement : deux voix sont très souvent combinées sur les mêmes portées musicales et rarement séparées, et les textes, selon l'humeur, présentés au-dessus ou au bas des notes, tout en accusant quelques oublis ici et là. En résumé comme dit le populo « c'est ni fait, ni à faire ». Seulement, pour faire avec,... il est recommandé d'apprendre sa partie par cœur.

Forte des répétitions menées au grand galop et du travail personnel de chacun, la troupe s'est sentie prête pour le saut ultime, malgré l'additif choral ajouté en bout de course. Une stratégie militaire est alors mise en route : en premier, affronter par prudence un auditoire complaisant, avant de s'attaquer au public plus redoutable. Passons sur les inconvénients de Limay et Antony : alignés à l'étroit, vu l'exigüité et la taille du groupe, pour donner de la meilleure voix en lorgnant en même temps la notice et le chef, tout en négociant avec l'étouffement et les têtes dépassantes. La difficulté suprême étant, à Antony, de pallier l'absence d'une partie de l'effectif, devenue aphone après le concert de Limay. L'Agnus Dei s'en est trouvé atteint, mais sans trop en souffrir.

Tout cela pour dire, que les exploits de Sine Limine sont incommensurables, et par toute météo. Nos prestations sont toujours ovationnées au-delà de nos espérances et nous encouragent à progresser davantage. Se décoller des courants liturgiques intra-muros est un apport précieux et contribuera, sans aucun doute, à réputer notre chorale. En cela, le Magnificat de Rutter est à marquer dans les éphémérides. Et "Honni soit qui mal y pense" d'avoir osé, par puritanisme, délatiniser l'appendice consubstantiel d'une nourriture spirituelle réputée sans OGM. Par là, l'auteur a signé une musique qu'il invite à déguster religieusement comme "a pot of Darjeeling".

La cerise sur le gâteau fut plantée par nos remarquables solistes. Deux très jeunes talents acclamés par deux fois, et la dernière comme à l'Opéra, offrande de bouquets sous bravissimo persistants du public, des choristes et des musiciens ... et comme autre cerise : les bisous du chef. Chacun aura remarqué aussi, lors des chants d'introduction, que l'organiste a retenu les leçons du passé et s'est tenu au diapason. Comme dit le croyant : "Qu'il en soit ainsi à perpétuité". Enfin, la coutume d'Outre-Manche voudrait que les spectacles se terminent, sans faute ni déroba, par un solennel "Good save the Queen", comme il plaît à ce peuple. ... Fallait-il faire valoir, vu le bain musical ?... Merci en tout cas au maître de céans de s'en être exempté. ... La révérence suffit.

A*